



EXPOSITION

ART DÉCO

FRANCE // AMÉRIQUE DU NORD

PALAIS DE CHAILLOT
TROCADÉRO. PARIS
citedelarchitecture.fr

**DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT**

21.10.2022
06.03.2023


MINISTÈRE
DE LA CULTURE
*Cité
Spécial
Patrimoine*



ART DÉCO | France - Amérique du Nord

Dossier d'accompagnement à destination des enseignants

LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE.....	4
ART DÉCO France – Amérique du Nord.....	5
Miss Liberty	6
ENTRETIEN LE COMMISSAIRE* DE L'EXPOSITION	7
PLAN DE L'EXPOSITION.....	9
PARCOURS DE L'EXPOSITION	10
1 AU NOM D'UNE AMITIÉ.....	10
Les premiers gratte-ciel fascinent	10
2 LE CIMENT AMICAL DE LA GRANDE GUERRE.....	11
L'escadrille la Fayette	11
<i>The liberty bonds</i> : les emprunts de la liberté.....	12
Le poilu Alexandre Zinoviev.....	12
L'américan training center of art de Meudon-Bellevue.....	13
L'école américaine de Fontainebleau.....	13
Enseigner l'architecture outre-Atlantique	14
3 LE MOMENT 1925 ET SON INFLUENCE.....	15
L'exposition de 1925 à Paris.....	15
Les diplomates à la manœuvre	16
L'ambassade du Mexique.....	16
Le gratte-ciel <i>new-look</i>	16
En route pour l'Amérique : le style paquebot inspire !.....	17
4 L'ART DÉCO EN AMÉRIQUE.....	19
Séduction transatlantique	19
Les muralistes	20
Les ensembliers	20
L'upper class	21
L'art de la table.....	21
Sculpteurs des deux rives	22
5 CHALLENGES TRANSATLANTIQUES, DU MARIAGE A LA BOXE, EN PASSANT PAR LE VOL PLANE	23
Cinéma et music-hall	23
Le challenge des airs et des ailes.....	24
Presse et illustrations	24

La femme moderne : garçottes et <i>flappers</i>	25
Les sportifs : du ring à la piste	25
6 L'EFFET BOOMERANG.....	27
Les expositions internationales américaines.....	27
The world of tomorrow: New York 1939.....	27
Chaillot, le palais américain de Paris	28
Le streamline	28
Lloyd loom	29
Miami beach, l'art déco devient <i>tropical déco</i>	30
OFFRE PÉDAGOGIQUE	31
Liens avec les programmes	31
Préparer sa visite	31
Visites de l'exposition.....	31
AUTOUR DE L'EXPOSITION	32
INFORMATIONS PRATIQUES.....	33

LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE

La Cité de l'architecture et du patrimoine, établissement sous tutelle du ministère de la Culture a pour mission de sensibiliser à l'architecture tous les publics, de fournir des ressources aux professionnels, étudiants, historiens et chercheurs, de promouvoir la création architecturale contemporaine. Elle réunit, en une même institution, un musée, une école, une bibliothèque spécialisée et un centre d'archives.

L'éducation artistique et culturelle à la Cité :

Éveiller la curiosité et familiariser à l'architecture d'hier et d'aujourd'hui tous les élèves, de la maternelle au lycée telle est l'ambition du programme éducatif de la Cité. Par ses collections, ses parcours de visite et ses ateliers adaptés à chaque âge, la Cité s'adresse aussi bien aux élèves de maternelle qu'aux étudiants.

Attentifs aux programmes scolaires, les visites et ateliers proposés en écho à l'exposition Art-déco révéleront aux élèves la variété des formes, matériaux et fonctions des architectures de cette époque et éveilleront la conscience des savoir-faire que ces édifices ont impliqués lors de leur construction.

La visite de l'exposition mettra en lumière le rôle déterminant, dans la vitalité de la culture, des échanges et de la mise en partage des styles.

Des rencontres et ressources pédagogiques permettront aux enseignants de préparer leurs visites avec leurs élèves et de renforcer les liens entre les programmes théoriques de leurs disciplines et les œuvres et documents présentés dans l'exposition.

ART DÉCO | France – Amérique du Nord

Commissariat de l'exposition

Emmanuel Bréon : Conservateur en chef, responsable de la galerie des peintures, murales et des vitraux, Cité de l'architecture et du patrimoine

Bénédicte Mayer : Attachée de conservation, galerie des peintures murales et des vitraux, Cité de l'architecture et du patrimoine

La Cité, fidèle à sa mission de faire découvrir toutes les formes de la création architecturale, propose d'explorer pour la deuxième fois¹ le style Art déco. Cette exposition montre comment la France a su, dans les années 1920, influencer l'architecture, les décors et le mode de vie des Américains du Nord. Elle fait le récit d'échanges artistiques qui débutent avant la Première Guerre, se poursuivant pendant le conflit – au sein des unités de camouflage où se sont retrouvés les artistes des deux continents – puis lors de l'érection des monuments commémoratifs, à la gloire des nations démocratiques engagées.

L'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, l'Art training Center de Meudon, l'École américaine de Fontainebleau forment de nombreux architectes et artistes américains, canadiens et mexicains qui, de retour chez eux, construisent et meublent les nouveaux buildings Art déco de New York, Chicago, Los Angeles, Mexico ou Montréal. Au même moment, les Français sont invités à développer leurs idées modernes au sein d'universités américaines, et vont ainsi pouvoir édifier des bâtiments majeurs comme la Banque fédérale de Washington.

L'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris, en 1925, frappe les esprits. Les États-Unis y envoient une délégation importante d'experts. Le « nouveau style » qu'ils observent va leur permettre de se renouveler magistralement. Les magazines, comme le *Vogue* de Condé Nast, allié à la *Gazette du bon ton* de Lucien Vogel, vantent la modernité française. À partir de 1926, les grands magasins Macy's, Stewart and Co. ou Wanamaker's réalisent des expositions itinérantes. Les ensembliers Art déco y sont invités à présenter leurs créations. Un challenge permanent s'instaure et mobilise les plus inventifs dans le domaine de la sculpture, de la peinture murale, du cinéma, du sport ou de l'aviation.

La garçonne française donne naissance à la *flapper* américaine. Ces femmes modernes vont bouleverser l'époque, car l'Art déco est, avant tout, un nouvel état d'esprit.

La crise de 1929 oblige l'Amérique à se remettre en question. Avec le *New Deal*, ambitieux programme du président Roosevelt, le Streamline, séduisant design industriel, prolonge et renouvelle le style Art déco, notamment à Miami Beach. Lors des Expositions de Chicago (1933) et New York (1939), les *designers* américains proposent à leur tour *The world of tomorrow*.

Effet « boomerang », l'architecte français Jacques Carlu (1890-1976), de retour des États-Unis en 1935, promoteur de l'union entre les deux cultures, transforme l'ancien Palais du Trocadéro. Renommé Palais de Chaillot, celui-ci est considéré alors par son inspiration et sa dimension palatiale, comme « le palais américain » de Paris.

¹ 1925, quand l'Art déco séduit le monde, exposition présentée à la Cité de l'architecture et du patrimoine du 16 octobre 2013 au 3 mars 2014.

Miss Liberty

Construite et assemblée en France la statue de La Liberté est conçue par le sculpteur français Bartoldi. Elle est offerte par le peuple français aux Américains, en signe d'amitié en 1886 à l'occasion du le centenaire de la Déclaration d'indépendance américaine. Pour célébrer le centenaire de la Révolution française, le Comité des Américains de Paris offre une réplique de la célèbre statue à la France. Elle est inaugurée le 4 juillet 1889 par le président Carnot et le sculpteur Bartholdi sur l'île aux Cygnes. La Liberté devient dès lors le symbole de cette relation particulière qui unit la France et les États-Unis, ainsi qu'un symbole universel de la Démocratie. Pendant la Première Guerre mondiale, La Liberté Liberty, sujet central de tant d'affiches, sert d'emblème fédérateur pour appeler au recrutement des sammys, les combattants de « l'Oncle Sam », et à la souscription des Liberty Bonds, ces tickets destinés à financer la guerre. En 1890, sur un paquebot croisant aux abords d'Ellis Island, quittant New York pour étudier à l'Académie Julian de Paris, le sculpteur Gutzon Borglum (1867-1941) aperçoit La Liberté éclairant le monde de Bartholdi et s'étonne qu'elle n'ait que quatre ans d'existence. Son visage massif et fier a certainement inspiré ce grand sculpteur américain pour la création majeure de sa vie : le projet invraisemblable, initié en 1927, de tailler les profils des présidents Washington, Jefferson, Lincoln et Roosevelt à même la roche du mont Rushmore. La statuaire colossale est un goût partagé par les sculpteurs américains et français de la période Art déco. Le sculpteur français Paul Landowski (1875-1961) en sera l'un des champions avec son Christ rédempteur surplombant la baie de Rio ou son mausolée du président chinois Sun Yat-Sen à Nankin.



© Collection particulière

Encrier statue de la Liberté, anonyme, Collection particulière.

Pour l'exposition universelle de 1878, une tête de la statue avait été présentée au Champ de Mars pour inciter les visiteurs à souscrire à la réalisation de ce monument à l'amitié franco-américaine. Des têtes en réduction de la fonderie Gaget étaient vendues pour compléter le financement. En 1886, pour l'inauguration à New York de l'installation définitive, Eugène Gaget a la bonne idée de réaliser des statuette souvenir signées de son nom sur le socle. Prononcé à l'américaine, le « gadget » devient l'un des premiers produits dérivés de l'histoire.

ENTRETIEN LE COMMISSAIRE* DE L'EXPOSITION

**Emmanuel Bréon : Conservateur en chef, responsable de la galerie des peintures, murales et des vitraux, Cité de l'architecture et du patrimoine*

Propos recueillis par Daphné Blouet, Directrice de la communication du développement et du mécénat

Quelle définition donneriez-vous du style Art déco ?

Le style Art déco fait suite à celui de l'Art nouveau qui s'éteint vers 1912. La géométrie va remplacer l'arabesque. Les formes épurées et simples conviennent mieux à une production industrielle. Si le Meuble au char (pièce de l'exposition) de Ruhlmann, en ébène de Macassar et ivoire, est réservé à une élite, les grands magasins vont faire entrer l'Art déco dans tous les foyers français. Si l'éclosion du style est retardée par la Première Guerre mondiale, l'Art déco va subjugué le monde lors de l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes de 1925. Les « créateurs français », architectes, ensembliers, ferronniers, verriers, céramistes, couturiers sont en pleine confiance et sont appelés à exposer dans le monde entier.

Pourquoi une suite après l'exposition Quand l'Art déco séduit le monde ?

L'exposition de 2013 s'est intéressée à l'Art déco comme premier des mouvements réellement internationaux, envisageant tous les pays de la planète. Il nous a semblé judicieux de décliner cette influence en prenant comme premier exemple l'Amérique du Nord. C'est le premier continent à adopter très largement le nouveau style. Architectes français et américains se sont rencontrés pendant et juste après la Première Guerre mondiale. À la recherche d'idées nouvelles, abandonnant le néo-gothique de leurs premiers gratte-ciel, les américains de New York, Mexico ou Montréal vont puiser dans le registre décoratif enseigné à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, puis, à partir de 1924, à l'École américaine de Fontainebleau, pour donner un nouveau « look » à leurs constructions et leurs intérieurs.

Quel enseignement doit-on tirer de ces échanges transatlantiques ?

C'est un embrasement des imaginations qui a saisi les pays impliqués. L'Art déco a agi comme un logiciel des formes et des couleurs, adaptable à tous : aux États-Unis, le sculpteur René-Paul Chambellan invente le style « Zig-Zag » pour les revêtements des gratte-ciel construits par Raymond Hood (Chicago Tribune, Rockefeller Center), un ami d'études de Jacques Carlu. Le Mexique modernise son ambassade de Paris en faisant appel pour la décoration au peintre Ángel Zárraga ou au brésilien Da Silva Brunhes.

Qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

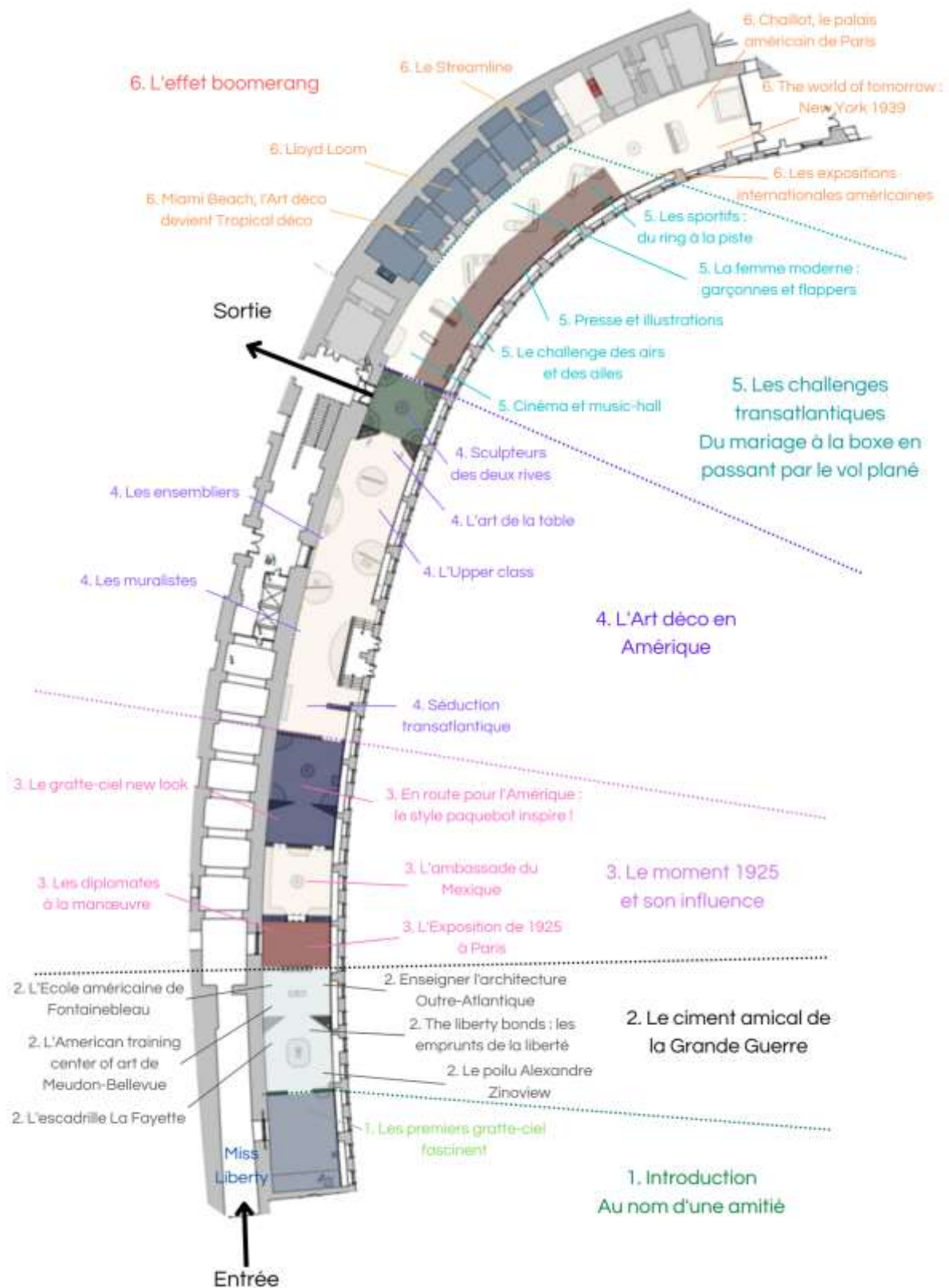
Pour les américains, l'Art déco est synonyme d'entrée dans la modernité. Ce style contemporain du développement de l'aviation fait référence aux premiers grands exploits. N'oublions pas que les architectes n'avaient jamais construits auparavant de garages, stations-services, aérodromes, aéroports ou pistes de décollage ! Le monde s'est découvert à cette époque à grande échelle comme en témoigne la photographie ou le cinéma, nouvelles et récentes techniques, elles-aussi.

Quel portrait feriez-vous de Jacques Carlu ? Sa vie, son **œuvre...**

Jacques Carlu a agi comme un passeur. Fondateur de l'École américaine de Fontainebleau, il a su nouer des amitiés durables des deux côtés de l'Atlantique. Architecte décorateur pour les magasins

Stewart à New York ou Eaton à Montréal et Toronto, Carlu a en quelques sortes donné le ton. Ses études pour la firme Kodak, son admiration pour le franco-américain Paul Cret(1876-1945), architecte de la Réserve Fédérale de Washington, ont influencé le dessin du nouveau palais de Chaillot. Inauguré en 1937, ce dernier peut être considéré aujourd'hui comme le palais américain de Paris.

PLAN DE L'EXPOSITION



PARCOURS DE L'EXPOSITION

1 | AU NOM D'UNE AMITIÉ

Dès la fin du 19^e siècle, l'amitié transatlantique est scellée. Elle s'enracine sur un terreau d'admiration réciproque : depuis les États-Unis, c'est l'architecture séculaire de la France qui attire, tandis que les Français sont fascinés par l'audace vertigineuse des gratte-ciel dont seuls les Américains sont capables.

C'est avec l'ingénieur et architecte français Pierre-Charles L'Enfant (1754-1825) engagé volontaire dans les troupes du général La Fayette, que s'ouvre la voie de l'influence française sur l'urbanisme et l'architecture aux États-Unis. À la suite d'un concours remporté en 1791, George Washington lui confie le dessin du plan de la capitale fédérale.

L'Amérique, qui a adopté l'architecte français, lui rendra hommage au cimetière d'Arlington en 1909. Son tombeau, une élégante table sur quatre pieds balustres gravée du plan de Federal City, est réalisé par l'architecte William Welles Bosworth (1869-1966). Ce geste confirme qu'une amitié « constructive » est désormais scellée entre les deux nations. Bosworth s'est formé aux Beaux-arts de Paris.

Architecte du campus du Massachusetts Institute of Technology de Boston, il devient, après une magistrale carrière aux États-Unis, l'homme essentiel du rapprochement des deux cultures. Il adore la France et y élit domicile. Proche de John D. Rockefeller Jr., Bosworth suit le financement des actions du puissant mécène en faveur de la cathédrale de Reims, du château de Versailles, du musée du Louvre et de l'École américaine de Fontainebleau. Cette dernière, ouverte en 1923, a été voulue par Lloyd Warren, fondateur du Beaux-Arts Institute of Design de New York. Dirigée dès sa création par le jeune prix de Rome Jacques Carlu (1890-1976), elle devient la tête de pont d'échanges féconds entre les jeunes architectes en formation.

Les premiers gratte-ciel fascinent

« Les gigantesques édifices américains, dont on ne peut nier la beauté, sont nés sur la rive gauche de la Seine de 1890 à 1910 », remarque le pionnier de l'aviation Gabriel Voisin ; constat partagé par l'historien Louis Réau : « Les gratte-ciel de New-York et de Chicago n'ont rien de commun avec l'architecture française moderne et cependant ils sont l'œuvre d'anciens élèves de notre École des beaux-arts ». Les Français sont surpris par ce qu'ils voient. Le graveur Émile Laboureur (1877-1943), à New-York dès 1904, trouve un certain charme à cette démesure. Mais tout cela est-il bien raisonnable ? L'architecte Louis Bonnier (1856-1946) résume la situation avec son collage juxtaposant la cathédrale Notre-Dame et le Woolworth Building de New-York. Les gratte-ciel fascinent mais n'arrivent pas à convaincre totalement. Est-il bien raisonnable de percher des gargouilles gothiques à plus de 150 mètres de hauteur ?



“Un quartier de gratte-ciel”, Georges Bourdin, Tableau de géographie n° 48 du Cours Élémentaire – Collection Rossignol, vers 1960, Lithographie, Collection Particulière

Le Woolworth Building est achevé en 1913 par l'architecte américain Cass Gilbert (1859-1934). De style néo-gothique avec ses gargouilles et arcs-boutants, il s'élève à 241 mètres de haut sur 57 étages desservis par des ascenseurs très rapides qui éblouissent le peintre Maurice Denis (1870-1943) lors de l'un de ses voyages. Plus haut gratte-ciel du monde, il a longtemps évoqué pour les écoliers français, comme le montre cette planche éducative, la grandeur de l'Amérique. Il est détrôné en hauteur en 1930 par les 319 mètres du Chrysler Building, premier gratte-ciel de style Art déco construit par William Van Alen (1883-1954), architecte américain formé à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris.

2| LE CIMENT AMICAL DE LA GRANDE GUERRE

Lors de la Première Guerre mondiale, l'engagement de certains Américains, puis du pays entier en faveur de la victoire des Alliés, est l'occasion de resserrer les liens entre les deux pays. Des artistes se côtoient dans les tranchées, faisant naître des amitiés indéfectibles. Lors de la démobilisation après la victoire, puis de manière durable, des écoles de Beaux-arts destinés aux Américains s'ouvrent en France : à Meudon-Bellevue puis à Fontainebleau.

Précédée par les volontaires de l'escadrille La Fayette qui ont enflammé le cœur des Français, l'arrivée des troupes américaines en 1917 est déterminante dans l'évolution de la guerre. À l'entrée en guerre des États-Unis, des officiers et des soldats français traversent l'Atlantique pour former au combat les jeunes sammies du général Pershing.

Des soldats américains artistes rejoignent les unités de « camouflage » et sont formés à cette technique bien spécifique par leurs homologues français comme le fresquiste Henri Marret (1878-1964). La revue *Le Miroir* du 2 juin 1918 révèle « qu'on a créé à New York une école de camouflage ». L'enjeu est tel qu'ouvre bientôt, sur le modèle français, l'*American Camouflage Corp*, où s'illustrent nombre d'artistes américains dont Barry

Faulkner (1881-1966), qui réalisera, en 1930, la fresque en mosaïque *La Paix* pour la chapelle du cimetière américain de Suresnes. Il sera également l'un des décorateurs du Rockefeller Center de New York.

Quand ils ne sont pas dans les tranchées, les poilus français sont envoyés aux États-Unis pour recueillir des *Liberty Bonds*. À l'instar du peintre Jean-Julien Lemordant (1878-1968), presque aveugle, le légionnaire Alexandre Zinoviev (1889-1977), peintre français né en Russie, fatigué à l'extrême, défile dans plus d'une dizaine de villes, de New York à Minneapolis. C'est un premier contact avec le pays où, plus tard, ses couvertures pour *Vogue* ou *Marshall Field & Company*, feront connaître la mode Art déco.

L'escadrille la Fayette

Une année avant l'entrée en guerre des États-Unis et l'arrivée sur le sol européen de près de deux millions de sammies, de jeunes pilotes volontaires américains, pour certains issus de riches familles francophiles et tous désireux de combattre aux côtés de la France, s'engagent sous l'uniforme français au sein de la célèbre escadrille américaine N 124, baptisée Lafayette Flying Corps, en décembre 1916. Ces pilotes, emmenés par le jeune Norman Prince installé en France, prennent pour emblème une tête de chef indien qu'ils peignent sur leurs carlingues. Elle symbolise leur détermination et leur courage et devient, dans les années 1920, un motif récurrent de la décoration des gratte-ciel, des gares et des bâtiments publics de style Art déco aux États-Unis ou au Canada. Ce motif décoratif est magnifié au mémorial édifié en 1928 non loin de Paris, dans le parc de Saint-Cloud, à la mémoire des 68 pilotes de l'escadrille disparus lors des combats : sculptés aux frontons des pavillons d'angle par les artistes Marcel Renard (1893-1974) et Ernest Dubois (1863-1930), fondus en bronze sur les grilles d'accès à la crypte-sanctuaire, figurés en couleur dans une étonnante mosaïque de sol. En 1927, le sculpteur américain Rene Paul Chambellan (1893-1955), l'utilise, très stylisé, pour la Home Savings Bank à Albany, de l'architecte Frederic C. Hiron (1882-1942) ; en 1930, sculptée en nickel par David Evans (1893-1959), elle orne le City Bank-Farmers Trust Company Building à New York, des architectes Cross & Cross². Pour le Cincinnati Union Terminal de l'architecte franco-américain Paul Cret (1876-1945), c'est en mosaïque que l'artiste Winold Reiss (1886-1953) réalise le portrait du chef indien Mike Little Dog.

² *Cross & Cross (1907-1942) est une agence d'architecture fondée à New York par les frères John Walter Cross et Eliot Cross.*



© ABMC

« avec l'aimable autorisation de
l'American Battle Monuments
Commission »

Emblème de l'Escadrille Lafayette : tête de sioux, anonyme, 1917-1918, Huile sur toile, American Battle Monuments Commission

À la création de l'escadrille, chaque pilote adopte un emblème personnel qu'il fait figurer sur la carlingue de son avion : l'initiale de son nom ou un dessin (dé, un pied, une étoile). C'est en octobre 1916 que le capitaine Georges Thénault, commandant de l'escadrille, choisit un emblème d'unité collectif : une tête de chef indien. Dessiné par le soldat mécanicien Marie Suchet, c'est l'adaptation du dessin imprimé sur les boîtes de munitions de la marque Savage Arms Manufactured Company. En février 1917, un second emblème collectif est adopté : une tête de Sioux, dessiné par le sergent pilote Harold Willis.

The liberty bonds : les emprunts de la liberté

Si l'entrée en guerre des Américains offre un soutien de poids aux Alliés, ce dernier ne constitue pas d'emblée une évidence pour le peuple américain qui est, en vertu de la doctrine Monroe de 1823, isolationniste. Le président Woodrow Wilson doit convaincre la majorité de ses concitoyens d'appuyer sa politique interventionniste en Europe. Ainsi une intense campagne de propagande est lancée pour lever des hommes en masse dans le cadre d'une armée nationale de conscription. Des millions d'affiches commandées à des dessinateurs célèbres envahissent les villes. L'une des plus marquantes est *Over There* dessinée en 1917 par l'illustrateur Albert Sterner (1863-1946). Elle représente une République française martiale indiquant le chemin des côtes de l'Europe à un marin de l'US Navy. *Over There* devient aussi une chanson enregistrée sur disque par le ténor napolitain Caruso. Pour financer l'effort de guerre, le Congrès américain sollicite le peuple via les Liberty Bonds. Après le succès mitigé des deux premiers emprunts, les poilus français sont mis à contribution en 1918 pour assurer la publicité des deux suivants. La campagne de collecte pour le troisième Liberty Bonds est accompagnée par la venue de chasseurs alpins. Le quatrième emprunt est soutenu par une tournée magistrale à travers tout le territoire américain et une partie du Canada de combattants d'une unité de la Légion étrangère, de septembre à décembre 1918. Parmi ces légionnaires, Alexandre Zinoviev (1889-1977), artiste français d'origine russe, qui a combattu dans les tranchées.

Le poilu Alexandre Zinoviev

Alexandre Zinoviev (1889-1977) est une figure du Montparnasse cosmopolite de l'avant-guerre, fréquentant les peintres Pablo Picasso (1881-1973), Ángel Zárraga (1886-1946), Angelina Beloff (1879-1969) et son compagnon Diego Rivera (1886-1957), dont il fait le portrait. Engagé dans la Légion étrangère dès le début du conflit, il rend compte de son expérience de poilu à travers une série de nombreux et remarquables dessins et aquarelles qui dévoilent la vie intérieure complexe des soldats du front, tout autant que leurs rudes conditions de vie matérielle. À l'automne 1915, Zinoviev sert comme brancardier dans un poste chirurgical avancé à la ferme de Navarin, où l'écrivain Blaise Cendrars (1887-1967), blessé, est amputé du bras droit. Un dessin de Zinoviev, *La main coupée*, daté du 22 octobre, fait référence à cet épisode. Cendrars l'évoquera dans un récit sous le même titre. Envoyé par l'État-major français aux États-Unis pour promouvoir les Liberty Bonds, Zinoviev accoste à New York à bord du paquebot *La Lorraine* en septembre 1918. Il participe aux parades, assiste aux discours, puis accompagne la tournée triomphale des soldats français à travers tout le pays, leur train s'arrêtant dans plus de vingt capitales d'État. À Washington, il a l'honneur d'être reçu à la Maison Blanche et de serrer la main du Président Wilson. Zinoviev regagne la France en novembre 1918, quittant les ressortissants de la Légion étrangère, précocement démobilisés. Retrouvant l'ambiance de son atelier parisien, il embrasse alors une belle carrière de dessinateur de mode et de décorateur pour le music-hall.



© Musée de la Légion étrangère
Aubagne

La main coupée, Alexandre Zinoviev, 1915, dessin aquarellé sur papier, Musée de la Légion étrangère

Peintre russe du quartier Montparnasse, Alexandre Zinoviev fréquente, dès 1908, de nombreux artistes étrangers comme lui, avec lesquels il se lie d'amitié. Avec Diego Rivera (1886-1957), ils s'échangent leurs portraits respectifs et aide un autre mexicain, Ángel Zárraga (1886-1946), pour l'exécution de certaines décorations qui lui ont été confiées.

L'américan training center of art de Meudon-Bellevue

« Ceux-ci rentreront en Amérique avec nombre d'idées nouvelles... »
Ernest Peixotto (1869-1940), artiste, illustrateur et auteur américain

En 1919, une expérience inédite est engagée par l'armée américaine : l'ouverture d'une école d'art destinée à occuper les soldats démobilisés et dans l'attente de leur rapatriement aux États-Unis. À Meudon-Bellevue qui surplombe la Seine, l'école est installée dans un bâtiment remarquable, ancienne propriété de la danseuse Isadora Duncan (1877-1927). Son directeur, l'architecte Lloyd Warren (1868-1922), ouvre l'American Expeditionary Forces (AEF) Training Center of Art le 24 mars 1919. Né en France, il a à son actif, avec son frère Whitney, des prouesses architecturales comme la reconstruction entre 1903 et 1913 de la gare de Grand Central à New York. Pour le peintre américain Ernest Peixotto capitaine et enseignant à l'école du staff, les étudiants sont initiés « à ces principes de dessin architectural qui ont fait de l'École des beaux-arts (de Paris) la Mecque des étudiants de tous les pays ». À Meudon, 400 étudiants américains bénéficient d'une formation de trois mois très intenses. Ils sont dirigés par des professeurs nord-américains tels que les sculpteurs Solon Borglum (1868-1922) et René Paul Chambellan (1893-1955) ou les peintres Ernest Peixotto et Ángel Zárraga (1886-1946). De nombreux Français interviennent également : les architectes Victor Laloux (1850-1937), Jacques Carlu (1890-1976), Jean Claude Nicolas Forestier (1861-1930) ; Jacques-Émile Blanche (1861-1942) pour la peinture. Sont organisées des visites d'ateliers à Paris pour rencontrer les gloires de l'époque : le peintre néerlandais Kees Van Dongen (1877-1968) ou le sculpteur français Antoine Bourdelle (1861-1929). Du corps professoral émergeront de futures collaborations. Au magasin Stewart and Co., de l'agence Warren de New York, Jacques Carlu (1890-1976), retrouve René Paul Chambellan pour en exécuter la décoration.

L'école américaine de Fontainebleau

Après l'expérience de Meudon, l'idée d'une École des beaux-arts américaine permanente en France naît dès 1921 dans le sillage de l'ouverture la même année du Conservatoire américain de musique et se concrétise en 1923. Elle est installée dans l'aile Louis XV du château de Fontainebleau. Les lieux sont réaménagés grâce au mécénat du gouvernement américain et de la Fondation Rockefeller. Également initiée par Lloyd Warren, qui dessine le plan des salles d'étude, cette école est parrainée par son frère Whitney, qui continuera, après le décès accidentel de Lloyd à New York en 1922, à soutenir l'œuvre amorcée par son frère. L'École des beaux-arts de Fontainebleau accueille chaque été 70 étudiants américains de toutes les origines. L'architecture y est enseignée par Jacques Carlu (1890-1976), rentré de la Villa Médicis en 1924. Il constitue une solide équipe pédagogique, s'adjoignant les services des peintres Paul Baudouin (1844-1931), Robert La Montagne Saint-Hubert (1887-1977), Pierre Ducos de La Haille (1889-1972) et Jean Despujols (1886-1965). Ces artistes sont des spécialistes de la fresque, une technique revenue en force dans le décor de l'entre-deux-guerres. Carlu leur associe le Bordelais Jean-Paul Alaux (1876-1955), architecte formé à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, qui a enseigné à l'Institut Carnegie de Pittsburgh avant la guerre. Georges Huisman (1889-1957), chartiste passionné d'archéologie, est chargé des cours d'histoire de l'art. Jacques Carlu (1890-1976), et lui s'étaient liés d'amitié durant leur service militaire. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, l'école de Fontainebleau est contrainte de s'exiler aux États-Unis. Elle revient s'installer à Fontainebleau en 1946, dirigée par Jean-Paul Alaux jusqu'en 1953.

Enseigner l'architecture outre-Atlantique

En créant en 1916 à New York le Beaux-Arts Institute of Design (Baid), la Society of Beaux-Arts Architects instituée en 1893 couronne enfin la volonté, les efforts et la détermination de l'architecte Lloyd Warren. Passionné par l'enseignement de l'architecture, Lloyd calque l'organisation du Baid sur celle de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. L'apprentissage de l'architecture y est complété par celui de la sculpture, de la peinture murale et de la décoration intérieure, ouvrant la voie à la formation d'une génération d'architectes et d'artistes américains prédisposés au travail d'équipe. Le Paris Prize couronne le cursus des étudiants, offrant au vainqueur un séjour en Europe de deux ans et demi, lui permettant aussi d'entrer directement en première classe à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. Parallèlement à cet enseignement new-yorkais délivré par des architectes américains passés à Paris, des architectes français transmettent leurs idées nouvelles dans différentes universités américaines. Jacques Carlu (1890-1976) succède à l'architecte américain né de parents français Albert Ferran (1886-1952) au poste de professeur de dessin au Massachusetts Institute of Technology de Boston à l'automne 1924. Pendant neuf ans, il instille chez ses élèves la fantaisie et le panache propices à l'adoption du style Art déco, et mène plusieurs d'entre eux au Paris Prize : en 1921, avant le MIT, Lloyd Morgan, architecte de l'hôtel Waldorf Astoria de New York, puis en 1927 Donald S. Nelson, l'un des concepteurs des expositions de Chicago (1933) et de Dallas (1936). Jean-Paul Alaux enseigne au Carnegie Institute of Technology de Pittsburgh dès 1907 ; Léon Arnal (1880-1963), architecte français, collabore quant à lui à l'Université du Minnesota de Minneapolis à partir de 1919. C'est dans cette ville qu'il construit en 1929 la Foshay Tower, seule tour Art déco édifée par un Français aux États-Unis. Léon Arnal obtient la nationalité américaine en 1941.

3| LE MOMENT 1925 ET SON INFLUENCE

L'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris en 1925 frappe les esprits et le goût pour la modernité explose alors. Les États-Unis y envoient une délégation d'observateurs qui en repartent émerveillés. Par la suite, les grands paquebots transatlantiques modernes sont décorés dans le style Art déco et deviennent de véritables ambassadeurs du goût français.

En 1925, la société a changé : il faut être « moderne ». Désormais, on roule vite et on vole toujours plus loin, à partir des nouveaux aérodromes. Le Président du Conseil Paul Painlevé, qui accueille la délégation américaine à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris en 1925, est un savant émérite. Il a très tôt démontré que la mécanique des fluides rendait possible le vol des avions. C'est pour cette raison qu'il a tenu à être le premier passager français de l'aéroplane de l'Américain Wilbur Wright, dès 1908, et de celui du Français Henri Farman, en 1912. Le ministre est acquis aux innovations et à la modernité dont il va faire la promotion.

Malgré une intense campagne de lobbying diplomatique, le gouvernement américain a renoncé à présenter un pavillon national à l'exposition, considérant qu'il n'a rien de convaincant à présenter à Paris. Le secrétaire

d'État au commerce, Herbert Hoover, décide néanmoins d'envoyer une importante délégation d'observateurs représentant une trentaine de corporations. Le 19 avril 1925, le *New York Times* donne la liste des participants qui voguent vers Cherbourg à bord du paquebot *George Washington* : entrepreneurs du textile, du mobilier, du papier peint, de l'éclairage, de la joaillerie et de la couture, suivis par des journalistes de *Vogue* et de *House & Garden*.

Ils resteront deux semaines à Paris, logés à l'hôtel Continental. De retour aux États-Unis, un rapport complet est remis à Hoover et distribué gratuitement sur tout le territoire, accompagnant des expositions de produits modernes français. Le 20 mars 1925, le chroniqueur du *New York Times* avait écrit qu'il attendait de ce rapport des idées inspirantes venues « *of the French skill in touching the life of the day* »³.

L'exposition de 1925 à Paris

L'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes ouvre ses portes le 28 avril 1925. Elle est inaugurée devant 4 000 invités par le président de la République Gaston Doumergue. Cent cinquante pavillons et galeries abritent l'œuvre de 20 000 personnes. Le catalogue officiel de l'exposition est édifiant quant à la place offerte aux annonceurs : United States Line, American Express Travel, Royal Bank of Canada. Tout a été fait pour attirer un public le plus large possible qui peut se transporter sur l'Électrocar Renault, un modèle torpédo à huit places qui possède un moteur électrique. Les journalistes des quotidiens du monde entier applaudissent. Le *New York Times* publie une centaine d'articles, de février à septembre 1925. Le plus dithyrambique des reporters est Edgar Miller présentant Paris comme « the Prophetic City ». Pour l'architecte né en Belgique et naturalisé français Frantz Jourdain (1847-1935), en 1926, c'est un succès mérité : « Il a donc fallu l'Exposition de 1925 pour conquérir l'adhésion populaire à l'Art du 20^e siècle ? Or ce triomphe si péniblement obtenu, car la lutte a été âpre et longue, c'est, en grande partie, au Groupe des architectes modernes et à la Société des décorateurs qu'on le doit, car ce sont eux qui ont été les instigateurs et, pour ainsi dire, les metteurs en scène de la somptueuse féerie dont le monde conservera un impérissable souvenir ». À la suite de l'exposition, nombre de créateurs participent à l'aménagement des paquebots, Île-de-France, en 1926, et Normandie, en 1935, véritables ambassadeurs des mers. Ils vont exporter un certain goût français et le savoir-faire hexagonal. En 1925, le pavillon de la Société des artistes décorateurs s'intitulait justement « L'Ambassade française ».

³ Issue de *l'habilité française à agir sur la vie de tous les jours*

Les diplomates à la manœuvre

En 1929, l'ambassadeur de France aux États-Unis l'écrivain et poète Paul Claudel (1868-1955), devant les représentants de la chambre de commerce française de New York, porte un toast à la « révolution dont notre inoubliable exposition des Arts décoratifs à Paris en 1925 a donné le signal et dont les conséquences, pour le commerce de la France, spécialement avec les États-Unis sont incalculables ». Deux ambassadeurs d'exception, Jean-Jules Jusserand, pour la France à Washington, et Myron Herrick, pour les États-Unis à Paris, sont à la manœuvre pendant plus d'une décennie, pour développer ces échanges fructueux. Fait rare pour des diplomates, ils seront honorés : un simple banc de granit à son nom pour le Français au sein du Rock Creek Park de Washington ; un buste par Léon Drivier pour l'Américain, place des États-Unis à Paris. Le style Art déco devient un modèle diplomatique. Son image valorisante de modernité, la diversité de son répertoire propice aux déclinaisons, conviennent aussi bien au Mexique qu'au Canada. Dans le domaine des affaires étrangères, les occasions de réalisation Art déco ne manquent pas, qu'il s'agisse de la construction par la France de sa légation de Belgrade – chef d'œuvre de l'architecte Roger-Henri Expert (1882-1955) – ou de celle d'Ankara par l'architecte Albert Laprade (1883-1978). L'ambassade de France à Ottawa, achevée en 1939, défie les nuages qui s'amoncellent sur la paix mondiale. Son décor ample et raffiné, imaginé par l'architecte Eugène Beaudouin (1898-1983), renvoie l'image d'une France sereine, aussi confiante dans son avenir que dans celui du Canada, dont le Statut de Westminster en 1931 a consacré la pleine souveraineté.

L'ambassade du Mexique

En témoignage de ses liens anciens avec la France ainsi que de ses ambitions issues de la récente révolution, le Mexique engage en 1926 à Paris un double chantier diplomatique. Sous la supervision d'Alberto Pani, nommé ministre plénipotentiaire du Mexique en France en 1927, une spectaculaire ambassade, de style Art déco, est édifiée rue de Longchamp dans le XVI^e arrondissement par l'architecte français André Durand (1807-1867). Parallèlement, le Mexique installe la résidence de son ambassadeur à proximité immédiate, dans l'ancien hôtel de Luynes situé avenue du Président-Wilson. Si celui-ci conserve son style d'hôtel particulier du XIX^e siècle, Pani passe commande au peintre muraliste mexicain Ángel Zárraga (1886-1946) de 18 grandes toiles pour décorer les deux vastes salons en enfilade. Pour cet ensemble de toile, le peintre est chargé de représenter allégoriquement l'histoire du Mexique, son amitié avec la France et son rêve de fraternité universelle.

Le gratte-ciel new-look

Il est certain que les Américains n'ont nul besoin de la France pour édifier leurs époustouflants buildings, excellant dans la standardisation des procédés de construction. Leur quête est ailleurs : donner à leurs gratte-ciel une nouvelle peau. À Cornelius Vanderbilt Jr., du New York Times, venu l'interviewer, Paul Iribe (1883-1935), dessinateur et affichiste français (1883-1935), considéré comme un des précurseurs du mouvement de l'Art déco, résume admirablement le sujet dès 1920 :

« J'ai une plus grande leçon à recevoir des gratte-ciel, de Broadway illuminé la nuit, du tumulte de New York que de la place Vendôme à Paris ; la nouvelle forme d'art que nous attendons impatiemment, viendra d'ici, de votre merveilleuse Amérique... Broadway la nuit est la chose la plus originale que je connaisse. Je ne plaisante pas. Je ne dis pas que j'aime l'enseigne qui fait de la réclame pour du chewing-gum ou des bas. Je songe à l'ensemble. Je suis plus apte à admirer l'Amérique que la plupart des Américains car je suis étranger... Je tiens à vous dire que vous êtes en train de créer chaque jour quelque chose de nouveau, quelque chose d'irrésistiblement charmant. Je pense que votre pire ennemi ici, pour être franc, est le mauvais goût... Vous avez tout créé sauf le goût. Vous vous servez de vos idées modernes avec les goûts de notre Vieux Monde, et ils ne conviennent pas. Une nation aussi neuve et magnifique doit créer son propre goût ».

Le style Art déco, observé par les Américains à Paris en 1925, renouvelle la donne. À l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, l'architecte américain William Van Alen (1883-1930) a appris mais aussi senti, le premier, les nouvelles idées de la France des années 1920. Adieu le gothique ou le néo-roman ! Son Chrysler building au casque d'acier géométrique est aujourd'hui l'emblème du style Art déco américain. Parmi les artistes français, Bernard Boutet de Monvel (1881-1949) saura le mieux traduire la beauté de ces nouvelles architectures.



Publicity Associates, Empire State Building, New York City, et Select Company, Inc. imprimeur, Brochure publicitaire Empire State. A History, éditée par l'Empire State Building (Shreve, Lamb & Harmon architectes), retraçant l'histoire de sa construction, Imprimé, 1931, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine - musée des Monuments français

© Cité de l'architecture et du patrimoine/musée des Monuments français

En route pour l'Amérique : le style paquebot inspire !

Aux Américains du Nord qui n'ont pas été à l'Exposition de 1925, les paquebots de la Compagnie générale transatlantique Île-de-France (1927) et Normandie (1935) font office d'ambassades flottantes du « nouveau style », symboles d'une époque et d'un art du voyage à la française. De très nombreux artistes – ferronniers, ébénistes, architectes, sculpteurs, peintres, décorateurs – collaborent à la conception et à la réalisation des programmes décoratifs de ces deux géants des mers. Pour la première fois, le trait d'union entre Vieux Continent et Nouveau Monde n'est pas une image des temps anciens, mais celle de la modernité la plus audacieuse. Île-de-France réunit entre autres les architectes Louis Süe (1875-1968), André Mare (1885-1932), les décorateurs Jacques-Émile Ruhlmann (1879-1933), René Prou (1887-1947), Raymond Subes (1891-1970), le maître verrier René Lalique (1860-1945), ou encore les sculpteurs Alfred Janniot (1889-1969) et Henri-Edouard Navarre (1885-1971). Les convives de la salle à manger de la première classe, conçue par l'architecte et décorateur Pierre Patout (1879-1965), peuvent y apprécier les grands panneaux des peintres Édy-Légrand (1892-1970), de Léon Voguet (1879- ?), de Georges Lepape (1887-1971), de Jean Dupas (1882-1964) ou de Mathurin Méheut (1882-1958). C'est sur ce même paquebot que Jacques Carlu (1890-1976) trouve l'inspiration pour l'aménagement du grand restaurant du magasin Eaton de Montréal (1930-1931). La salle à manger de la première classe du transatlantique y est déclinée presque à l'identique par l'architecte Carlu qui confie le grand mural de l'entrée du restaurant à son épouse Natacha Pecker, dite Anne Carlu (1895-1972), et les bas-reliefs aux sculpteurs français Denis Gélin (1896-1979) et Alfred-Alphonse Bottiau (1889-1951). Carlu, en homme d'amitié, les réunira de nouveau tous au palais de Chaillot à Paris en 1937.



© Hervé Lewandowski / Musée maritime et portuaire du Havre

Ecorché d'Île-de-France : plan en coupe du paquebot qui servit pour imprimer les dépliant disponibles à bord, 1927, fac-similé d'après la gouache sur papier originale

En 1926, Île-de-France est le premier des paquebots transatlantiques à présenter un décor de style Art déco. Sa salle à manger va inspirer à Jacques Carlu son célèbre restaurant pour les magasins Eaton à Montréal et toute une génération d'architectes américains. Son salon de thé rassemble quelques-uns des héritiers de l'Exposition internationale de 1925 à Paris, Pierre Patout, Jacques-Émile Ruhlmann, Jean Dupas et Alfred Janniot.



© Dessinateur : Pierre Patout. Ébéniste : Établissements Neveu et Nelson. Tapissier : Établissements Brunet-Meunie. Collection Saint-Nazaire Agglomération Tourisme - Écomusée. Cliché Jean-Claude Lemée

Fauteuil de la salle à manger des premières classes du paquebot Île-de-France, Pierre Patout, vers 1927, sycamore, tapisserie d'Aubusson de coton, Saint-Nazaire Agglomération Tourisme-Écomusée

4| L'ART DÉCO EN AMÉRIQUE

Nombreux sont les artistes français ayant exposé à Paris en 1925 qui travaillent ensuite aux États-Unis ou au Canada. Les grands magasins américains font largement appel à des Français découverts en 1925 pour décorer leurs boutiques. L'Art déco conquiert ainsi le public américain, séduit par le luxe et le raffinement de ce nouveau style.

Dès 1926, c'est l'effervescence dans les grands magasins américains. Les enseignes Eaton, Lord & Taylor, Macy's, Wanamaker's, James Oviatt, Cheney Brothers, Stewart and Co. s'emparent des nouveautés et présentent des vitrines confiées à de jeunes architectes et designers: le français Jacques Carlu (1890-1976), le franco-américain Raymond Loewy (1893-1986) et l'américain Donald Deskey (1894-1989).

L'Homme d'affaires américain et héritier de la fortune des grands magasins Wanamaker, Lewis Rodman Wanamaker réside à Paris. Il en fait le centre de ses achats. Son spectaculaire magasin de Philadelphie est souvent décoré par des Français comme le peintre Henri Marret (1878-1964).

La maison Macy's, plus grande surface commerciale de New York, s'est modernisée et arbore des ascenseurs aux grilles de style Art déco remarquables. Elle propose du mobilier des décorateurs Jules-Émile Leleu (1883-1961) ou Paul Follot (1877-1942), devenu directeur artistique de la firme anglaise Waring & Gillow.

En 1928, le magasin Stewart and Co. de New York est construit par l'architecte américain Whitney Warren (1866-1941). Le building est sobre, orné seulement de deux bas-reliefs aux danseuses conçu par le sculpteur américain Rene Paul Chambellan (1893-1955). Plusieurs architectes aménagent les étages dans une ambiance moderniste de bois exotiques : Franklin Whitman, ancien élève de l'Art Training Center de Meudon ; Eugene Schoen (1880-1957) architecte, influencé par l'exposition de 1925 à Paris. Au cinquième étage, Jacques Carlu (1890-1976) aménage des alcôves luxueuses, confiant à son épouse Natacha Pecker (1895-1972), la décoration de celle dévolue aux parfums D'Orsay : une *Diane chasseresse* maniériste.

Les arts de la table, la maroquinerie, la mode, le parfum, on trouve de tout dans ces temples de la consommation. Des « influenceuses » comme Thérèse Bonney (1894-1978), photographe et publiciste américaine, sont les ambassadrices du bon goût français. Pour fidéliser les clientes de l'*upper class*, sa sœur Louise organise les visites des nouveaux paquebots Art déco lorsqu'ils sont en escale à New York.

Séduction transatlantique

Depuis le début du siècle, Paris donne sans conteste le ton de la séduction. Le monde envie l'inventivité de ses créateurs. Couturiers, créateurs d'accessoires de mode, parfumeurs, cosméticiens, tous ont à cœur de rompre avec la tradition et de s'inscrire dans la modernité. Certains nouent très tôt des relations privilégiées avec les États-Unis et mènent une carrière des deux côtés de l'Atlantique. Dès 1912, la couturière Jeanne Paquin (1869-1936) fonde une succursale à Manhattan, sur la 5e Avenue, pour exposer ses fourrures. Un an plus tard, le couturier et parfumeur Paul Poiret (1879-1944) effectue une tournée promotionnelle aux États-Unis et fait reproduire quelques modèles auprès d'un détaillant new yorkais. Les costumes de bain de la créatrice de mode Elsa Schiaparelli (1890-1973) sont importés en exclusivité par Saks Fifth Avenue, les toilettes de la couturière Madeleine Vionnet (1876-1975) diffusées par Wanamaker's. À Chicago, Marshall Field's déploie une French room qui accueille les robes de cocktail du couturier Lucien Lelong (1889-1958), « le plus américain des couturiers français ». En 1924, Jean Patou part outre-Atlantique recruter 6 mannequins qui inspireront les élégantes originaires des États-Unis fréquentant ses salons. Les parfumeurs François Coty (1874-1934), Jean Patou, Lucien Lelong, les parfums D'Orsay ou Bourgeois inventent une nouvelle parfumerie de luxe, aux fragrances complexes et raffinées, dont les flacons et emballages sont les ambassadeurs. Coty fait appel à René Lalique pour la création de ses flacons. En 1913, les parfums Coty élisent domicile à New York, sur la 5e Avenue. La place essentielle prise par le maquillage sur le marché américain l'incite à développer des gammes de poudres et de rouges à lèvres assorties à ses parfums.



© Droits réservés. Musées de la ville de Boulogne-Billancourt - Photo Philippe Fuzeau

Diane chasseresse, Natacha Pecker dite Anne Carlu, 1927, huile sur panneau, Boulogne-Billancourt, musée des Années Trente

En 1917, l'architecte Jacques Carlu (1890-1976), épouse Natacha Pecker (1895-1972), dite Anne Carlu. Cette fresquiste talentueuse participe à la décoration de tous ses chantiers : à Montréal et Toronto pour les restaurants des grands magasins Eaton (1929); à Bruxelles pour le pavillon de la France (1935) ; à Paris pour le théâtre de Chaillot (1937). Plutôt maniériste, elle campe une Diane chasseresse très « boticellienne » pour le rayon parfumerie des grands magasins Stewart de New York.



© Thierry Malty – Anne Camilli & Cie

Flacon et coffret du parfum *le dandy*, **parfums d'Orsay**, Louis Süe et André Mare, 1925, cristal noir de Baccarat, collection Anne Camilli & Cie



© Thierry Malty – Anne Camilli & Cie

Poudrier *Compacte le Début*, Richard Hudnut parfumeur, **New-York**, collection Anne Camilli & Cie

Les muralistes

Certains visiteurs américains de l'exposition de 1925 sont subjugués par ce qu'ils y découvrent en matière de peinture murale. Rodman Wanamaker, le très enthousiaste directeur des magasins du même nom, demande à Octave Guillonnet (1872-1967) et Henri Marret (1878-1964) de copier à l'identique leurs fresques de la cour des Métiers pour les présenter dans son grand magasin de Philadelphie. Le peintre George Desvallières (1861-1950), présent à l'église du Village français, se voit confier la décoration de l'église Saint-Jean-Baptiste de Pawtucket, à Rhode Island, en 1926. Cedric Gibbons, directeur artistique de la Paramount, est séduit par Jean Dupas (1882-1964), découvert dans le pavillon de Ruhlmann. Des toiles de l'artiste figureront dans presque tous ses films hollywoodiens. Le peintre Louis Pierre Rigal (1888-1953), auteur du plafond du grand salon de Ruhlmann, est repéré par le cabinet d'architectes américain Schultze et Weaver pour la décoration en 1931 de leur nouvel hôtel de prestige, le Waldorf-Astoria de New York. Il est chargé des fresques du grand hall ainsi que de la mosaïque spectaculaire de son sol. Le célèbre hôtel sera la résidence permanente du président Hoover pendant trente années Le peintre Mathurin Méheut (1882-1858), à bord d'Île-de-France avec son élève Yvonne Jean-Haffen (1895-1993), vogue vers les États-Unis en 1930 pour exécuter à Pittsburgh en Pennsylvanie la décoration du siège social de l'empereur du Ketchup, Howard Heinz. Parmi les muralistes français, certains font souches aux États-Unis : Robert La Montagne Saint-Hubert (1887-1977), et Jean Despujols (1886-1965), tous les deux professeurs à l'École américaine de Fontainebleau. L'atelier de Despujols est désormais conservé dans sa totalité au Shreveport Meadows Museum, en Louisiane.

Les ensembliers

En janvier 1926, une présentation itinérante des créations issues de l'Exposition de 1925 ouvre ses portes à Boston. Elle est organisée par The American Association of Museums dirigée par Charles Russell Richards. Les musées américains y achèteront un très grand nombre des nouvelles créations françaises comme Joseph Breck, conservateur au Metropolitan de New York, qui souhaite « donner matière à réflexion », à ses visiteurs. Les grands magasins américains organisent, à leur tour, des expositions importantes, à grand renfort de publicité. Devant le succès, certains ensembliers s'adaptent au nouveau marché. Jacques-Émile Ruhlmann (1879-1933), très préoccupé par ses précieuses ébénisteries qui ne supportent pas le

chauffage central des gratte-ciel, crée des meubles sur châssis de métal, capables de résister à la sécheresse des appartements, comme sa coiffeuse Au rendez-vous des pêcheurs de truites. Partout les décorateurs français sont sollicités. Templeton Crocker, banquier californien, commande au décorateur Jean-Michel Frank (1895-1941), en 1927, l'installation de son duplex-terrasse à San Francisco. Il reçoit une commande similaire de Nelson Rockefeller pour New York. Dans la même ville, l'architecte et décorateur Armand-Albert Rateau (1882-1938) est chargé par le banquier George Blumenthal de la décoration de son hôtel sur Park avenue. Certains artistes indépendants ont leur clientèle de fidèles, comme le laqueur Gaston Suisse (1896-1966) qui voit revenir plusieurs fois à son atelier parisien Malcom Thomson, Elliot Cunningham, Douglas Hunt ou Lacy Pats Griffith. De grands ténors, tel que le ferronnier Edgar Brandt (1880-1960) ou le décorateur Jules Leleu (1883-1961), ouvrent des antennes permanentes à New York.



© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Maurice et Pierre Chuzeville

Meuble au Char ou Commode "au char", Jacques-Emile Ruhlmann, vers 1930, Boulogne-Billancourt, musée des Années Trente / dépôt du musée du Louvre, département des objets d'art, Paris

Le Meuble au char, en ébène de Macassar, est l'une des plus célèbres créations de Ruhlmann (1879-1933). Conçu en 1917, il reçoit un décor d'ivoire dont ce char d'Apollon dessiné par Maurice Picaud (1900-1977), élève de l'école Boullé et jeune collaborateur de l'ensemblier. Sous le pseudonyme de « Pico », l'artiste dessinera la fameuse danseuse de la façade des Folies Bergère à Paris. Le Meuble au char est choisi par Ruhlmann pour le représenter dans les grands magasins américains, dès 1926.

L'upper class

Au lendemain du conflit mondial, l'upper class nord-américaine, francophile et francophone, devient l'un des meilleurs ambassadeurs du nouveau style Outre-Atlantique. Les milliardaires américaines comme Barbara Hutton, héritière de la chaîne de magasins Woolworth, ou Daisy Dellowes, petite-fille Singer, les rédactrices en chef de Harper's Bazaar ou de Vogue, l'emblématique chroniqueuse du New York mondain Diana Vreeland ne portent que les créations des maisons de mode et de joailleries françaises. La journaliste californienne Thérèse Bonney fait le lien entre Paris et l'Amérique en créant une agence de presse à Paris, tournée vers les arts décoratifs et l'architecture. Elle publie de nombreux articles et rédige son best-seller *A shopping Guide to Paris* en 1929. Les capitaines d'industrie et milliardaires font appel aux artistes français pour décorer leurs demeures tel la famille Dupont de Nemours, Albert C. Barnes ou encore William Randolph Hearst. Pendant que l'une des figures mythiques de cette upper class, la New-Yorkaise Peggy Guggenheim, installée en France, soutient artistes et créateurs, le peintre et illustrateur Bernard Boutet de Monvel (1881-1949) devient le portraitiste le plus demandé par la Café Society. Ses modèles se nomment Frick, du Pont de Nemours, Vanderbilt. Sa renommée outre-Atlantique n'est plus à faire : dès 1907, ses œuvres sont régulièrement présentées aux expositions du Carnegie Institute de Pittsburgh ainsi que dans des galeries new-yorkaises. Ce dessinateur de mode remarquable collabore avec Paul Poiret (1879-1944) ainsi qu'à de nombreuses revues de mode françaises et américaines – la Gazette du bon ton, Femina, Harper's Bazaar. De 1926 à la guerre, il fait l'objet de nombreuses rétrospectives aux États-Unis.

L'art de la table

En 1928 et 1929, l'American Federation of Arts organise une grande présentation des meilleures productions des arts de la table européenne, The International Exhibition of Ceramic Art, qui fait sensation dès son ouverture au Met de New York le 1er octobre 1928. Elle réunit 404 créations de huit pays. Après New York, l'exposition circule sur toute la côte est et autour des Grands Lacs jusqu'en septembre 1929. Le public américain y découvre entre autres les créations de style Art déco de Jean Luce (1895-1964), René Buthaud (1886-1986), Canto da Maya (1890-1981), Suzanne Laliq (1892-1989), ainsi que celles de la Manufacture de Sèvres et des ateliers de décoration des grands magasins parisiens. Institutions et particuliers achètent des pièces. Le nouvel art de la table se diffuse à travers tout le pays. Déjà remarqué, en 1922, par Joseph Breck qui acquiert pour le Metropolitan de New York quelques-unes de ses créations, c'est en 1934 que René Buthaud est sollicité par une galerie new-yorkaise pour réaliser des pièces à « peau de serpent » et aux décors d'inspiration cubiste ou abstraite. Sous contrat avec la galerie Rouard, Buthaud signe alors ses œuvres américaines Doris ou J. Doris, en référence au peintre sur vases grec à figures rouges Douris. Elles sont exportées aux États-Unis jusqu'en 1939. Quant au créateur de services de table Jean Luce (1895-1964), c'est l'Exposition de 1925 qui lui permet de traverser l'Atlantique. Il y séduit une riche clientèle nord-américaine avec son célèbre service Corbeille. Dans les années 1930, le nouveau service Rectangulaire prend le relais du succès. Entre 1926 et 1929, les expositions itinérantes de l'American Federation of Arts et celles des grands magasins américains lui assurent un vaste

réseau de distribution et un succès remarquable. Son fichier de clients mentionne les Guggenheim, l'homme d'affaires James Oviatt, ou encore la vedette de cinéma Ramon Novarro.



**Grand vase à décor abstrait à rehauts d'or -
craquelé à «peau de serpent», signé «Doris»,
René Buthaud, 1934-1940, Céramique grand
feu, Collection F. Cruège de Forceville**

© Collection Cruège de Forceville

Sculpteurs des deux rives

Les architectes américains font souvent appel aux sculpteurs français, et vice versa. Edward Bennett confie au sculpteur Marcel Loyau (1895-1936), premier prix en 1925, la spectaculaire Clarence Buckingham Memorial Fountain de Chicago. Au Rockefeller Center, les architectes Raymond Hood (1881-1934) et Wallace K. Harrison (1895-1981) dirigent un programme d'ampleur, ouvert aux meilleurs des deux nations : les sculpteurs américains Paul Manship (1885-1966), Rene Paul Chambellan (1893-1955), Lee Lawrie (1877-1963), Leo Friedlander (1888-1966), et les français Gaston Lachaise (1882-1935), Alfred Janniot (1889-1969). Sur la 5e Avenue, Harrison a imposé Janniot pour sa porte en bronze doré. L'architecte franco-américain Paul Cret (1876-1945), fédère les énergies. Au Pan American Union Building à Washington DC (1910), il choisit le sculpteur Gutzon Borglum (1867-1941), et à la Fondation Barnes de Philadelphie (1925) le sculpteur Jacques Lipchit (1891-1973), qui devient citoyen américain en 1958. La commande privée est importante. Le milliardaire William Randolph Hearst achète compulsivement des œuvres des sculpteurs français Louis Botinelly (1883-1962), Pierre Traverse (1892-1979) ou Pierre Fournier des Corats (1884-1953). Les Américains ont souvent été élèves à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, suivant les cours des sculpteurs Jean-Antoine Injalbert (1845-1933), d'Emmanuel Frémiet (1824-1910) ou de Antoine Bourdelle (1861-1929). Nombre d'entre eux ont un atelier dans la capitale. Dans celui de Solon Borglum (1868-1922), son épouse Emma Vignal dispense des cours de français. Paul Manship (1885-1966), en profite avant de s'installer pour treize ans dans la Ville Lumière. Il y fait des portraits de célébrités : l'ambassadeur des États-Unis à Paris, Myron Herrick, ou l'actrice Mary Pickford. En 1934, Manship atteint la célébrité avec la fontaine de Prométhée du mall du Rockefeller Center. Rene Paul Chambellan (1893-1955), après l'expérience de Meudon, devient l'un des grands représentants de la sculpture de style Art déco américaine – labellisée par certains Zig-Zag Moderns. Il travaille pour les architectes Raymond Hood (1881-1934) à l'American Radiator Building, aux sièges du Chicago Tribune et du Daily News et pour Frederic C. Hiron (1882-1942) pour la Home Savings Bank à Albany où il sculpte la fameuse tête de Sioux.

5| CHALLENGES TRANSATLANTIQUES, DU MARIAGE A LA BOXE, EN PASSANT PAR LE VOL PLANE

Pendant les décennies 1920 et 1930, la modernité s'affiche partout et donne souvent lieu à des défis, voire des exploits transatlantiques : relier la France et les États-Unis en avion, faire participer le style français à l'essor du cinéma hollywoodien ou encore exporter les revues de modes des deux côtés de l'océan.

Les unions franco-américaines sont nombreuses lors de la Première Guerre mondiale. De nombreux sammies épousent de jeunes Françaises et les emmènent aux États-Unis, dès leur démobilisation de 1919. L'état-major français, en la personne du général de Buyer, a montré l'exemple en épousant l'infirmière Daisy Polk rencontrée au milieu des ruines de Vitrimont en 1916. Elle est la petite nièce du onzième président des États-Unis, James Knox Polk. Et si l'on se souvient bien, le « Père la Victoire », Georges Clemenceau, avait lui-même convolé avec son élève Mary Plummer, lors de sa carrière de professeur au collège de jeunes filles de Stamford dans le Connecticut.

La période Art déco va multiplier les mariages transatlantiques : le décorateur Paul Iribe (1883-1935), partant pour Hollywood, se marie avec une riche Californienne, Maybelle Hogan ; le sculpteur américain Solon Borglum (1868-1922), épouse Emma Vignal et leur voyage de noces a lieu dans un tipi au milieu des tribus indiennes du Dakota ; le fresquiste Jean Despujols (1886-1965), enlève la musicienne Millicent Morgan à l'École américaine de Fontainebleau et ils partent tout deux vivre à Shreveport, en Louisiane ; le sculpteur Gaston Lachaise (1882-1935), rencontre Isabel Dutaud Nagle à Paris et l'épouse à New York en 1917. Elle devient sa muse. Leurs noces sont célébrées avec faste dans l'atelier de leur ami américain, le sculpteur Paulanship (1885-1966). De passionnants challenges franco-américains, professionnels cette fois-ci, vont se multiplier pendant toute la période Art déco, dans les milieux de la presse, du cinéma, de l'aviation, du sport et des nouvelles mœurs.

Cinéma et music-hall

Au cinéma, c'est l'affichiste français Paul Iribe (1883-1935), pionnier du nouveau style, excellent dessinateur, qui amène la modernité du style Art déco dans les films de l'immense Cecil B. DeMille. À Hollywood, après avoir dirigé artistiquement de grands péplums comme *Les dix commandements*, Iribe introduit le décor moderne dans *Changing Husbands* en 1924, et dans bien d'autres films. Les nouvelles flappers se maquillent désormais devant les coiffeuses conçues par Pierre Legrain (1889-1929). Colleen Moore, Gloria Swanson, Mary Pickford, Louise Brooks, actrices de la nouvelle génération du muet, robes au-dessus du genou et coiffées d'un « carré » moderne, vont challenger les garçonnnes françaises. Venu à l'exposition de 1925 avec son épouse mexicaine Dolorès del Rio, Cedric Gibbons, directeur artistique de la Metro-Goldwyn-Mayer, peuple ses productions de réalisations parisiennes. Tourné en 1928, *Our Dancing Daughters* est un hymne au style Art déco. Joan Crawford et Anita Page y évoluent avec grâce dans des halls spectaculaires et des boudoirs élégants meublés de banquettes dans l'esprit de Ruhlmann. Il n'est pas rare de voir accrochées aux murs de grandes compositions du peintre Jean Dupas (1882-1964). Pour le music-hall, de Broadway au Moulin-Rouge de Paris, du Radio City Hall aux Folies Bergère, les revues s'échangent chaque année mettant en avant les Hoffmann Girls, Maurice Chevalier ou Mistinguett.



© Louis Vuitton malletier

Coiffeuse éditée par Louis Vuitton,
Pierre-Émile Legrain, vers 1921,
Placage d'ébène et laque, Paris,
collection Louis Vuitton

Le challenge des airs et des ailes

L'aviation va révolutionner les voyages ! Les défis sont permanents mais très fair-play. Les applaudissements et ticker tape parades accueillent les nouveaux héros de cette conquête de l'air. Après la traversée de la Manche et de la Méditerranée, c'est désormais le survol de l'Atlantique qui rassemble les hommes. Si Charles Lindbergh, l'aigle solitaire, est le premier à relier sans escale New York à Paris au gouvernail de son Spirit of St. Louis du 20 au 21 mai 1927, il est vite rattrapé par Dieudonné Costes – héros de la première traversée de l'Atlantique sud les 14 et 15 octobre 1927 – et Maurice Bellonte qui rallie Paris à New York – performance bien plus difficile car soumise aux vents contraires ! – du 1er au 3 septembre 1930. Leur Point d'interrogation, un Breguet très puissant, se pose à Curtiss Field, l'aérodrome de New York, après 37 heures et 12 minutes de vol. Les challengers sont toujours présents au pied des avions de leurs concurrents, à chaque atterrissage. Dans cet univers que l'on aurait pu croire masculin, les femmes – Harriet Quimby, Amelia Earhart, Hélène Boucher, Maryse Bastié – sont loin d'être absentes : les aviatrices multiplient les exploits et remportent même des records jusqu'à ce jour inégalés. En 1930, la Française Maryse Bastié bat le record du monde de durée de vol en circuit fermé au-dessus du Bourget, battant Lindbergh, Costes et Bellonte avec 37 heures 28 minutes et 57 secondes de vol. Tandis que l'Américaine Amelia Earhart réalise à son tour la traversée de l'Atlantique nord en juin 1928, puis la première traversée féminine en solitaire de l'Atlantique nord, de Terre-Neuve à Londonderry en Irlande du Nord, en mai 1932, en 14 heures et 56 minutes.

Presse et illustrations

Les grands patrons de presse échangent leurs titres et leurs illustrateurs. Condé Montrose Nast, patron de Vogue, noue des liens serrés et durables avec l'éditeur Lucien Vogel et son beau-frère l'homme de presse Michel de Brunhoff. La raffinée Gazette du bon ton devient aux États-Unis la Gazette du bon genre. Cosette Vogel, née Brunhoff, devient la rédactrice en chef du Vogue français qui paraît en 1920. Les illustrateurs Georges Lepape (1887-1971), Bernard Boutet de Monvel (1881-1949), Alexandre Zinoviev (1889-1977), Pierre Brissaud (1885-1964), André Marty (1886-1956), le dessinateur et affichiste français Paul Iribe (1883-1935), composent très souvent, et par centaines pour certains d'entre eux, les couvertures dessinées du Vogue américain : belles jeunes femmes habillées du « dernier cri » de Paris, posant devant de larges fenêtres à guillotine surplombant la skyline new-yorkaise. Dans la famille Brunhoff, il ne faut pas oublier Cécile et Jean, les créateurs de Babar l'éléphant dont le premier album paraît en 1931. Les Américains découvrent Babar sur le paquebot Normandie, dont la nurserie des premières classes est décorée de silhouettes de l'éléphant et de ses amis. Il faudra cependant attendre l'année 1965 pour un Babar en Amérique.



© Collection particulière

Fondée en novembre 1912 par Lucien Vogel et son beau-frère Michel de Brunhoff, la Gazette du Bon Ton est une revue de mode de luxe, réunissant également écrivains, couturiers et peintres au sein de la rédaction, composée d'articles et d'illustrations de mode sur planches volantes. Georges Peignot (1872-1915), typographe crée spécialement pour elle la police de caractère Cochin. Revendue à Condé Nast, groupe américain d'édition, en 1921, elle paraît jusqu'en 1925. Tous les grands illustrateurs de l'époque y participent : Georges Lepape (1887-1971), Paul Iribe (1883-1935), André Marty (1886-1956), Bernard Boutet de Monvel (1881-1949), Pierre Brissaud (1885-1964), Alexandre Jacovleff (1887-1938), Alexandre Zinoviev (1889-1977). Aux États-Unis, distribuée par Condé Nast, la Gazette du Bon Ton devient la Gazette du Bon Genre.

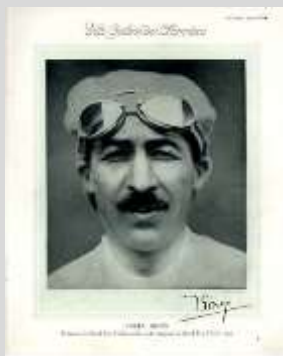
La femme moderne : garçonnnes et flappers

Avec la Première Guerre mondiale, les femmes entrent massivement dans la vie active. Elles s'émancipent, acquièrent une liberté nouvelle. La garçonne française et la flapper américaine deviennent maîtresses de leur destin. C'est l'écrivain Francis Scott Fitzgerald (1896-1940) qui, le premier, en 1920, décrit ce phénomène social dans son recueil de nouvelles, *Flappers and Philosophers*. En France, c'est en 1922 que Victor Margueritte (1866-1942) consacre le terme « garçonne » dans son célèbre roman éponyme. Ces jeunes femmes deviennent le symbole et le synonyme de la femme émancipée. Elles cassent les codes de l'apparence et du comportement. Elles sont actives et autonomes, libres de leurs mouvements - elles sortent, dansent, boivent, fument, pratiquent le sport, conduisent une automobile, pilotent un avion, voyagent. Elles adoptent des mœurs libérées, font fi des convenances, affichant sans retenue liaisons hors mariage, homosexualité, bisexualité, concubinage. Ces silhouettes longilignes, souvent androgynes, aux vêtements devenus fluides, légers, courts, ne soulignant plus ni poitrine ni hanches libérées du corset, portent les cheveux courts : la coupe « à la garçonne ». Les mythiques flappers du cinéma américain incarnées par Olive Thomas (1894-1920), Colleen Moore (1899-1988) ou Louise Brooks (1906-1985) lancent d'éternels défis aux emblématiques garçonnnes sublimées par Suzie Solidor (1900-1983), Joséphine Baker (1906-1975) ou encore Kiki de Montparnasse (1901-1953). En 1929, les Années folles et les Roaring Twenties cèdent brutalement leur place à la Grande Dépression. À New York comme à Paris, flappers et garçonnnes s'effacent devant la « 1929 girl », figure plus assagie et moins libertaire.

Les sportifs : du ring à la piste

Les compétitions sportives passionnent les foules. Le « challenger » est le boxeur désigné pour livrer combat au champion dont le titre est mis en jeu. Georges Carpentier (1894-1975), boxeur français, sergent aviateur pendant la Première Guerre mondiale, remporte sa première victoire par KO contre l'Américain Battling Levinsky (1891-1949) le 12 octobre 1920, à Jersey City. Cette rencontre lui permet de conquérir le titre de champion du monde dans la catégorie des mi-lourds. L'année suivante, toujours à Jersey City, son combat perdu au courage contre le poids lourd Jack Dempsey (1895-1983) boxeur américain annoncé comme le match du siècle, renforce cependant sa légende et lui offre une notoriété mondiale. Le sculpteur Paul Landowski (1875-1961), boxeur lui-même, lui consacre un splendide portrait en pied d'un réalisme très convaincant.

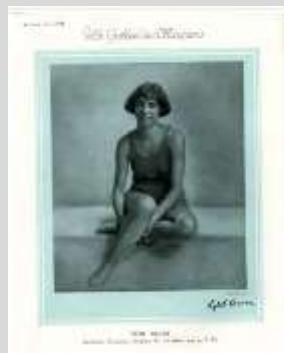
Les jeux Olympiques d'été de 1924 à Paris – Jeux de la VIIIe Olympiade et première édition sous l'appellation de jeux Olympiques d'été – s'ouvrent le 5 juillet dans un stade olympique flambant neuf, à Colombes. Citius, Altius, Fortius (« Plus vite, plus haut, plus fort ») : la devise olympique de 1924 donne le ton. Ce ne sont pas moins de 3 089 athlètes, dont 135 femmes, venant des 44 nations participantes qui se défont dans 17 sports et lors de 126 épreuves. Ces Olympiades vont voir de beaux affrontements franco-américains : les Français excellent en escrime avec Roger Ducret (1888-1962) (5 médailles dont 3 en or) et en cyclisme (4 titres olympiques pour l'équipe de France sur 6 courses), mais peine perdue en natation où Johnny Weissmuller (1904-1984), futur Tarzan, se fait remarquer en empochant plusieurs médailles d'or dont celle du mythique 100 mètres nage libre en 59 secondes.



©Collection particulière

Photographie très Sport, « La Galerie des Champions » : portrait du pilote automobile français Jules Goux (1885-1965) - Vainqueur du Grand Prix d'Indianapolis en 1913, paru dans la revue "très sport" en août 1924, Imprimé, 1924

Collection particulière



©Collection particulière

Photographie *très Sport*, « La Galerie des Champions » : portrait de la nageuse américaine Sybil Bauer (1903-1927), championne olympique du 100 mètres nage sur le dos aux Olympiades de 1924, **paru dans la revue "très sport"** en octobre 1924, Imprimé, 1924, Collection particulière



© Adagp, Paris, 2022, Musées de la ville de Boulogne-Billancourt - Photo Philippe Fuzeau

Le Pugiliste, Paul Landowski, 1920, Bronze, Boulogne-Billancourt, musée des Années Trente

6 | L'EFFET BOOMERANG

À la suite de la crise de 1929, les productions luxueuses sont moins nombreuses et l'Art déco connaît une nouvelle vie aux États-Unis : il se popularise et envahit des objets du quotidien, dont la production est soutenue par la politique du New Deal pour contrer les effets de la crise. L'Art déco prend un tournant résolument américain avec la naissance du style Streamline et un développement unique à Miami Beach.

La crise de 1929 freine durablement le développement du style Art déco en Amérique. À New York, les grands programmes de construction prennent du retard. On ironise de l'inachèvement de l'Empire State Building. Pour les passants de Manhattan, il devient l'« Empty State Building » ! De part et d'autre de l'Atlantique, les gouvernements soutiennent l'activité. En France, en 1935, les chantiers de Saint-Nazaire s'affairent autour du paquebot *Normandie* qui reçoit un décor intérieur prestigieux. Aux États-Unis, le président Herbert Hoover cède sa place à Franklin D. Roosevelt. Pour contrer les effets de la Grande Dépression, le nouvel homme fort de la politique américaine lance le *New Deal*, vaste entreprise de grands travaux soutenus par l'État central.

Les Expositions internationales répondent à ces attentes de dynamisation. En 1933, s'ouvre à Chicago l'exposition *A Century of Progress* qui présente des pavillons ultra-modernes où s'appliquent pour la première fois l'esthétique Streamline. Suivront en 1936 les expositions de Dallas et de Cleveland et en 1939 celle de New York, qui voient le style Art déco s'américaniser.

Le mouvement Streamline succède au style l'Art déco. Selon l'un de ses plus illustres représentants, le designer américain Walter Dorwin Teague (1883-1960), il est un art tout à la fois d'ingénieur et d'artiste. Il gagne les foyers de la *middle class* américaine. Station touristique très fréquentée, Miami Beach prend le virage de cette démocratisation. Après l'ouragan de 1926, tout est à reconstruire et ses promoteurs choisissent le style Art déco, mais dans une formule épurée. Sans travail aux États-Unis, certains architectes français rentrent en France. C'est le cas de Jacques Carlu dont les réalisations américaines inspirent son projet pour le palais de Chaillot de 1937. Comme par un effet de boomerang, le style Art déco retranscend l'océan !

Les expositions internationales américaines

Les Expositions universelles américaines répondent aux attentes d'une économie nationale qui se veut dynamique. À Chicago s'ouvre, en 1933, l'exposition « A Century of Progress ». Au bord du lac Michigan, la manifestation du plus important centre industriel du pays insiste sur la puissance des grandes firmes automobiles telles que Ford, Chrysler ou encore General Motors. Pour Chicago, la France commande aux architectes Paul Cret (1876-1945), membre de la commission de supervision de l'Exposition, et Jacques Carlu (1890-1976) le projet d'un pavillon de la France et du Maroc (1931) qui est finalement abandonné pour cause de Grande Dépression. En 1936, le Texas célèbre aussi son centenaire par une foire internationale qui se tient au Fair Park de Dallas. Elle est un mélange de style Art déco et de Streamline, sans doute dû à la personnalité de ses deux concepteurs, l'architecte Américain George Dahl (1894-1987) et le Français Paul Cret (1876-1945). L'ensemble est très réussi, et le peintre Pierre Bourdelle (1901-1966), fils du sculpteur s'y illustre avec ses grands bas-reliefs en métal colorés. La même année, dans l'État de l'Ohio, la ville de Cleveland présente sa « Great Lakes Exposition », où son Aquacade, amphithéâtre aquatique spectaculaire ouvrant sur le lac Érié, accueille somptueuses revues de Broadway et performances de champions. Les plongeurs acrobatiques de Johnny Weissmuller font frissonner les spectateurs.

The world of tomorrow: New York 1939

En 1939, sur le célèbre parc de Flushing Meadows se tient la « New York World's Fair ». Le signal monumental de la manifestation est constitué de la Périclipsis de l'architecte français Jacques Fouilhoux (1879-1945), flanquée du « Trylon », une

aiguille géante de 200 mètres de hauteur, conçue par l'Américain Wallace K. Harrison (1895-1981), l'un des architectes du Rockefeller Center. Les organisateurs américains ont voulu marquer les esprits en imaginant the World of Tomorrow. Ce « monde de demain » n'est pas tout à fait celui des architectes français Roger-Henri Expert (1882-1955) et Pierre Patout (1879-1965), les concepteurs des intérieurs du paquebot Normandie. Alors que les États-Unis rêvent désormais de moteurs, d'acier, d'aluminium et de verre, leur pavillon, une « Maison de la France » classique mais qui ne manque pas d'allure, s'est contenté de mettre en avant quelques gloires de l'Art déco : le sculpteur Paul Landowski (1875-1961), le laqueur Jean Dunand (1877-1942) et le ferronnier Raymond Subes (1891-1970).

Chaillot, le palais américain de Paris

La Grande Dépression a un impact important sur les carrières des architectes français expatriés. Sans travail aux États-Unis, certains décident de rentrer en France, comme Jacques Carlu (1890-1976), en 1934. Approché par son ami Georges Huisman (1889-1957), devenu directeur des Beaux-Arts sous le Front populaire, Carlu se voit confier la responsabilité du palais du Trocadéro à Paris en tant que conservateur en chef de l'édifice. C'est à ce poste stratégique qu'il mûrit sa réflexion sur le devenir et la modernisation du bâtiment qui lui a été confié. Comme par un effet de boomerang, s'appuyant sur le souvenir de ses propres réalisations américaines et de ses projets non aboutis, de son expérience auprès de confrères aguerris comme l'architecte franco-américain Paul Cret (1876-1945), et Whitney Warren, Jacques Carlu propose en 1935 à sa tutelle, après bien des atermoiements et concours avortés, les plans du nouveau palais de Chaillot, un ensemble très convaincant à l'allure toute « washingtonienne ». Il doit remplacer le très polémique et si malaimé palais du Trocadéro de 1878 pour l'ouverture de l'Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne qui doit débiter le 25 mai 1937. Sous la magnifique esplanade dégagant opportunément la vue vers la tour Eiffel et Paris, le Théâtre national populaire, tant voulu par le ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts Jean Zay (1904-1944), est salué par la presse, qui le qualifie de « Normandie des théâtres ». Le style Art déco a retraversé l'océan !



© Cité de l'architecture et du patrimoine / musée des Monuments français

Maquette du palais de Chaillot, Atelier Les Maquettes Perfecta, vers 1936, Bois, métal, végétaux, laine, rhodoïd, Paris, Cité de l'architecture et du patrimoine - musée des Monuments français, dépôt de la conservation du palais de Chaillot

Cette maquette permettait aux architectes du palais, Carlu en tête, de présenter leur projet de nouveau palais du Trocadéro avant le début des travaux, notamment dans la presse. Les éléments qui la composent sont démontables afin de proposer les différents aménagements possibles des bassins. Un ingénieux système permettait d'éclairer la maquette de l'intérieur.

Le streamline

Aux États-Unis qui fut son berceau, le style Streamline – littéralement « cours du ruisseau » – correspond à la Grande dépression de 1929, au développement d'une esthétique industrielle et à l'apparition d'une nouvelle profession : celle de designer. Par sa politique du New Deal, le président Franklin D. Roosevelt souhaite relancer l'emploi et la consommation. Les nouvelles formes épurées vont alors symboliser le progrès et la reprise économique. Si le Streamline s'inscrit dans une démarche fonctionnaliste, il exprime néanmoins – à l'inverse des adeptes de la ligne et de l'angle droit – un goût prononcé pour les formes courbes. De plus, au grand dam des puristes, les objets créés dans ce style présentent souvent une signature ornementale très particulière, constituée de plusieurs lignes horizontales en creux ou en relief. Ces « traits de vitesse », comme on les appelle dans le langage de la bande dessinée, symbolisent la rapidité du déplacement dans l'espace. Les détracteurs du mouvement, comme il y en eut pour le style Art déco, trouveront là matière à critique : un taille-crayon a-t-il besoin d'évoquer la forme d'une turbine ? N'est-ce pas gratuit et sans fondement ? Pourquoi les aspirateurs devraient-ils avoir des allures de locomotives profilées ? Vont-ils glisser plus aisément sur les moquettes ? Tout cela n'est-il pas encore du décor ? Le Streamline devient le style populaire américain : du scooter à la machine à écrire en passant par la trottinette, de la pendule à la théière, de l'agrafeuse au ventilateur, de l'aspirateur-traîneau au juke-box ; signés par Walter Dorwin Teague (1883-1960), Kem Weber (1889-1963) Henry Dreyfuss (1904-1972) ou le français Raymond Loewy (1893-1986). Une architecture Streamline des gares, des stations-services et des aéroports voit également le jour, proposée par des visionnaires comme Norman Bel Geddes (1883-1958) qui crée aussi, croisant le chemin du dessinateur et affichiste français Paul Iribe (1883-1935), des décors pour le théâtre et le cinéma Art déco. Donald Deskey (1894-1989) a été impressionné par sa visite de l'Exposition des arts décoratifs de 1925. Ses dessins pour les vitrines du Franklin Simon Department Store de Manhattan en témoignent comme son décor pour le Radio City Music-Hall de New York en 1930.



© Collection HIDAC, Jean-Bernard Hebey

Aspirateur-Balai modèle n° 150 / Vacuum cleaner model 150, Henry Dreyfuss designer, Hoover Company (North Canton, Ohio), fabricant, vers 1936, Acier, acier émaillé, aluminium, toile, caoutchouc, bakélite, Collection HIDAC, Jean-Bernard Hebey



© Collection HIDAC, Jean-Bernard Hebey

Lampe de bureau 114, Walter Dorwin Teague (1883-1960), designer en collaboration avec Frank del Guidice, Polaroid Corporation, Cambridge, Massachusetts, fabricant, 1939-1941 puis Mitchell Manufacturing Company, fabricant vers 1941, Bakélite, aluminium, film de cellulose, 1939, Collection HIDAC, Jean-Bernard Hebey.



© The Wolfsonian—Florida International University, Miami Beach, Florida. Photo : Lynton Gardiner

The Champion. Atlantic Coast Line Railroad, fac-similé d'après lithographie originale, 1939, Atlantic Coast Line, Wilmington, NC, éditeur. The Wolfsonian—Florida International University

Lloyd loom

En 1917, Marshall Burns Lloyd (1858-1927) met au point, à Menominee dans le Michigan, un système de tissage qui lui permet de faire fortune. Ni jonc, ni osier, il s'agit de vannerie fine et traditionnelle tissée dans une fibre révolutionnaire : du papier kraft travaillé à la manière d'une corde et armé d'un faisceau de fils d'acier. Avec ses formes modernes, son côté pratique, le mobilier Lloyd Loom entre dans les grandes demeures comme dans les plus modestes : table, chaise, fauteuil, coffre, desserte. Il envahit bientôt les hôtels, les restaurants, les bars, les salons de thé ou les country-club, de Brighton à Miami. Pour sa légèreté, il est adopté par les dirigeables – notamment le R 100 de Deutsch – puis les avions et les avions. En 1920, Lloyd en vend les droits pour l'Angleterre à Frank Lusty et pour la France à René Duval et Pierre Mouronval. Ce mobilier tout à fait adapté pour les ponts des navires – sous la dénomination Fibracrier – équipe les promenades des paquebots Champlain et Île-de-France à partir de 1926. Si les formes et les charpentes des Lloyd Loom sont de style Art déco avant la lettre, énigme non résolue, leurs vanneries reçoivent, très souvent à partir de 1925, un décor géométrique : un jacquard losangé tissé ou seulement peint sur le dossier. Peut-être une influence de l'exposition de Paris de 1925 ? En 1930, Lloyd propose un fauteuil à charpente de métal, le « seaside », à structure d'acier en porte-à-faux. Il est commercialisé pour la première fois à l'Exposition internationale de Chicago en 1933.

Miami beach, l'art déco devient tropical déco

Parmi les villes américaines, Miami Beach constitue le meilleur représentant de ce basculement vers un democratic Art déco. Station touristique très fréquentée, Miami Beach prend dans les années 1930 le virage du très grand luxe pour milliardaires vers un style balnéaire destiné à Monsieur Tout-le-Monde. Après l'ouragan de 1926, tout est à reconstruire – comme après le tremblement de terre de 1931 à Napier, en Nouvelle-Zélande – et les promoteurs choisissent l'Art déco, mais dans une formule simplifiée et « streamlinisée ». Les immeubles de rapport et les hôtels, d'une hauteur modeste de quatre à six étages, se terminent par un toit-terrasse adapté au climat, particularité que certains baptisent « Tropical Déco ». Ils présentent des fenêtres filantes tout le long de la façade souvent couronnées de pare-soleil aux lignes arrondies. Cette dernière est souvent séparée en son centre par une grande verticale de béton sur laquelle s'inscrit la fonction du bâtiment, comme pour le Colony Hotel de l'architecte Henry Hohausser (1895-1963). À Miami, sur une longue période s'étendant jusqu'aux années 1950, d'autres architectes comme Lawrence Murray Dixon (1901-1949), Roy F. France (1888-1972), Albert Anis (1889-1964), Igor Polevitzky (1911-1978), un élève de Paul Cret (1876-1945), signent des bâtiments remarquables qui sont aujourd'hui protégés grâce au travail de la première des Art déco societies américaines, fondée à Miami en 1976 par Barbara Baer Capitman.



© Miami Design Preservation League

Leslie Hotel at 1244 Ocean Drive, carte postale, Miami Design Preservation League



© Miami Design Preservation League

Neron Hotel was at 1110 Drexel Avenue (demolished in 1983), carte postale, Miami Design Preservation League



© Miami Design Preservation League

Peter Miller Hotel at 1900 Collins Avenue, carte postale, Miami Design Preservation League



© Miami Design Preservation League

Tiffany Hotel at 801 Collins Avenue, carte postale, Miami Design Preservation League

OFFRE PÉDAGOGIQUE

Liens avec les programmes

L'exposition montre l'émergence du style Art déco en insistant sur les échanges France-Amérique du Nord dans le domaine de l'architecture, des décors et modes de vie.

Elle démontre comment la France a su, dans les années 20, influencer l'architecture, les décors, le mode de vie et le goût des Américains du Nord. Elle fait le récit d'échanges transatlantiques qui débutent bien avant la Première Guerre, se poursuivent pendant le conflit et lors de la création des monuments commémoratifs. La visite de l'exposition permet aux élèves de découvrir une époque et un certain art de vivre marqué par la crise de 29 qui freine durablement le développement du style Art déco en Amérique.

Objectifs pédagogiques

- Explorer le monde de la matière, cultiver sa sensibilité et sa curiosité
- Dégager d'une œuvre par l'observation ou l'écoute, ses principales caractéristiques techniques et formelles
- Verbaliser et partager sa perception
- Comprendre que les arts décoratifs participent de goûts et de pensées inscrits dans une aire culturelle

Préparer sa visite

Présentations de l'exposition aux enseignants :

Jeudi 17 novembre 2022 à 18h30

Jeudi 5 janvier 2023 à 18h30

Présentation de l'exposition, de l'offre culturelle et des outils d'accompagnement pour organiser une visite avec les scolaires

Durée : 2h, visites gratuites, réservation obligatoire à mediation@citedelarchitecture.fr

Visites de l'exposition

Visite guidée de l'exposition pour les élèves de cycle 4 et lycée

Au début du 20^e siècle en matière d'architecture et de design, le style académique issu des « Beaux-Arts » est dominant en France comme en Amérique du Nord. Mais au lendemain de la première guerre mondiale le style Art déco s'impose.

Il s'agit du premier grand style international. L'exposition invite à découvrir ce nouvel art de vivre, l'émulation créative et les échanges fertiles entre France et Amérique du Nord dans l'entre-deux guerres.

Tarif forfaitaire : 95€/ groupe, 140€ en langue étrangère et 60€ pour les publics en situation de handicap. Horaires : tous les jours sauf le mardi de 9h à 19h, nocturne le jeudi jusqu'à 21h.

Visite libre de l'exposition

Tarif : gratuit pour les -18 ans, tarif réduit pour les -25 ans ressortissants de l'Union européenne. Gratuit pour l'enseignant et pour les accompagnateurs dans la limite d'un adulte pour 10 élèves, 1 adulte pour 6 élèves jusqu'au CP.

Horaires : tous les jours sauf le mardi de 11h à 19h, nocturne le jeudi jusqu'à 21h.

Réservation obligatoire pour visites guidées et les visites libres via le formulaire en ligne :

citedelarchitecture.fr/fr/enseignants-scolaires-centres-de-loisirs

Accès des groupes scolaires et centres de loisirs : 45, avenue du Président Wilson

Informations et renseignements pour les activités en groupe :

Par mail : groupe@citedelarchitecture.fr

Par téléphone : du lundi au vendredi de 11h à 13h au 01 58 51 50 19

Vous souhaitez monter un projet éducatif en lien avec l'exposition écrivez à

mediation@citedelarchitecture.fr

S'inscrire à la lettre d'information enseignant, formulaire en ligne :

<https://www.citedelarchitecture.fr/fr/inscription-la-lettre-dinformation-enseignants>

AUTOUR DE L'EXPOSITION

Catalogue

E. Bréon (sous la dir.), **L'Art déco. France - Amérique du Nord**, coédition Cité de l'architecture et du patrimoine / Norma Éditions, 2021, 303 p., 45€

Audioguide

En français et en anglais, 5€

Visites guidées

Tous les dimanches · 15h

Pendant les vacances scolaires du jeudi au dimanche · 15h

Vendredi 11, samedi 12 et dimanche 13 novembre · 15h

1h30 / 5 € (+ billet d'entrée)

Visite en LSF

Samedi 19 novembre · 11h30

1h30 / 5 €

Réservation obligatoire à

handicap@citedelarchitecture.fr

Visite tactile et descriptive

Samedi 10 décembre · 11h30

1h30 / 5 €

Réservation obligatoire à

handicap@citedelarchitecture.fr

Familles

Parcours-jeu + 8 ans

Conçu en partenariat avec la revue DADA

Gratuit sur demande à l'accueil

Ateliers enfants

Made in Art Déco 8-12 ans

Pendant les vacances du lundi au

vendredi · 14h30

Hors vacances les mercredis · 14h30

2h / 8 € par enfant

Stage enfant

Maquette Inside / out tour 7-10 ans

Du mercredi 2 au vendredi 4 novembre · 14h30

3x3h / 72 €

Stage ado

Un palais pour paquebo 11-14 ans

Du 1er au 3 mars · 14h30

3x3h / 72 €

Stage dessin adulte

La ligne et la couleur

Jeudi 24 et vendredi 25 novembre · 11h

2x6h / 120 €

Cycle de films

Art déco, une traversée transatlantique

Vendredis 18, 25 novembre et 2 décembre · 19h

Auditorium / Gratuit sur réservation

Promenades urbaines

Samedi 3 décembre · 14h

4h / 15€ - 7 €

Avec l'association Promenades urbaines

Info et réservation sur promenades-

urbaines.com

Retrouvez toute la programmation sur citedelarchitecture.fr

INFORMATIONS PRATIQUES

Cité de l'architecture et du patrimoine

Palais de Chaillot

1, place du Trocadéro - Paris 16e - M° Trocadéro / Léna

Tél. 01 58 51 52 00 - www.citedelarchitecture.fr

Horaires d'ouverture

Horaires spécifiques exposition France-Amérique du Nord :

En semaine, sauf le mardi de 11h à 19h

Nocturne le jeudi jusqu'à 22h

En weekend de 10h à 19h

Fermé le 1er janvier et le 25 décembre

Tarifs

Billet combiné exposition + musée 12€/9€

Billet exposition seule 9€/6€

Entrée gratuite pour tous les 1er dimanches du mois